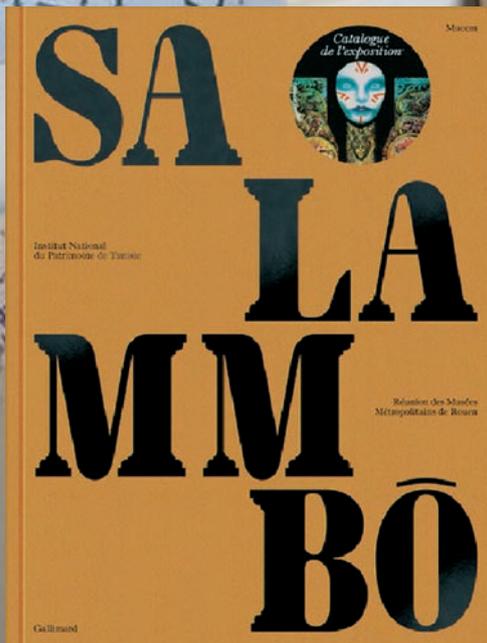


# FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

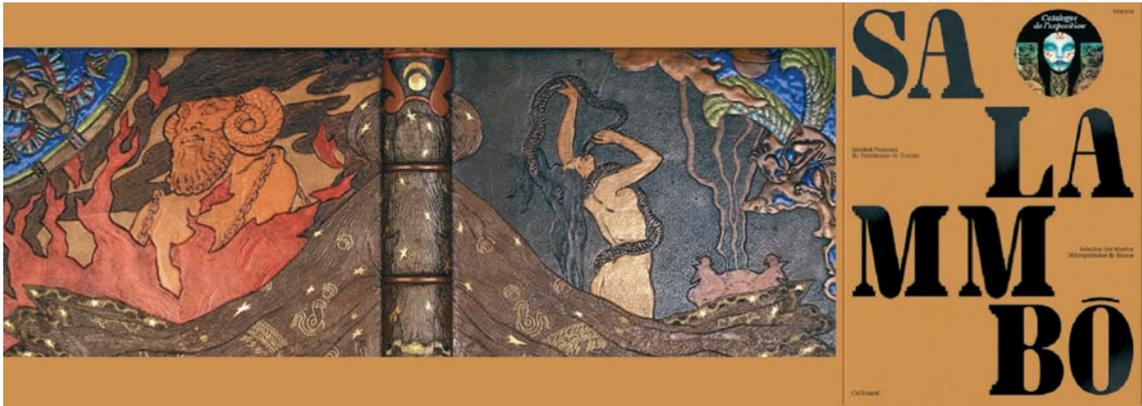


## Sommaire

Dossier

Flaubert et « Salammbô »,  
du roman culte à l'exposition

02. Édito
03. Entretien avec Sylvain Amic
08. Lettres choisies - Gustave Flaubert
10. Gustave Flaubert, *Salammbô*
12. Revue de l'AIRE, n°47 : Le geste épistolaire
14. Dernières parutions
16. Agenda



## Édito

### Flaubert et « Salammbô », du roman culte à l'exposition

Nathalie Jungerman

« Je suis en plein dans une bataille d'éléphants & je te prie de croire que je tue les hommes comme des mouches. Je verse le sang à flots. », écrit Flaubert à Ernest Feydeau, en septembre 1859, à propos de la rédaction de son deuxième roman, *Salammbô*, qui paraîtra en 1862.

« Salammbô. Fureur ! Passion ! Éléphants ! », tel est le titre, éloquent, de l'exposition portée par la RMM (Réunion des Musées Métropolitains Rouen Normandie) et le Mucem (Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée), avec le concours de l'Institut national du patrimoine de Tunisie.

Organisée dans le cadre du bicentenaire de la naissance de Flaubert (1821-1880), elle est aujourd'hui à Marseille, jusqu'au 7 février 2022, après avoir été présentée ces derniers mois à Rouen, par le musée des Beaux-Arts. Sylvain Amic (directeur de la RMM) et Myriame Morel-Deledalle (conservateur en chef, Mucem) en sont les commissaires. L'exposition réunit près de trois-cent-cinquante œuvres de collections publiques et privées qui convoquent la littérature, la peinture, la sculpture, la musique, le cinéma, la bande dessinée (avec l'adaptation de *Salammbô* par Philippe Druillet dans les années 1980) et des trésors archéologiques de l'époque punique des musées du Bardo et de Carthage. Le catalogue, très bel ouvrage richement illustré dont les commentaires sont passionnants, coédité par Gallimard et le Mucem, avec le soutien de la Fondation La Poste, reprend les différentes séquences de l'exposition. De magnifiques reproductions en couleur y figurent ainsi que des fac-similés de lettres, des pages du manuscrit de Flaubert et de ses carnets tenus lors de son voyage à Carthage. *Salammbô*, devenu un patrimoine culturel qui réunit les deux rives de la Méditerranée, a inspiré nombre d'artistes. L'exposition révèle la portée considérable de cette œuvre romanesque et aussi la confusion entre fiction et vérité historique. Des photographies de Douraïd Souissi, qui montrent l'appropriation du nom de l'héroïne dans l'espace urbain, les collages de Yesmine Ben Khelil et les textes des écrivains tunisiens recueillis pour le catalogue témoignent de cet héritage. Notre dossier comprend un entretien avec Sylvain Amic, commissaire général, des extraits de lettres de Flaubert et un article sur *Salammbô*.

## Entretien avec Sylvain Amic

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

**L'exposition « Salammbô Fureur ! Passion ! Éléphants ! », dont vous avez assuré le commissariat avec Myriame Morel-Deledalle, s'inscrit dans le cadre du bicentenaire de la naissance de Gustave Flaubert (1821-1880). 22 ans après la parution de *Salammbô*, Maupassant écrit à propos de ce livre, dans sa préface aux *Lettres de Gustave Flaubert à Georges Sand (1884)* (cf. page 84 dans le catalogue) : « Est-ce là un roman ? N'est-ce pas plutôt une sorte d'opéra en prose ? (...) Ce livre de géant, le plus plastiquement beau qu'il ait écrit, donne aussi l'impression d'un rêve magnifique. » Est-ce précisément cette impression de rêve qui vous a guidé pour préparer cet événement articulé autour de Flaubert et de sa *Salammbô* ?**

**Sylvain Amic** Oui, exactement ! Le pari consistait à restituer, dans une exposition, ce rêve éveillé dans lequel l'écrivain nous emporte. Est-il possible d'exercer une fascination sur le visiteur comme le fait Flaubert sur le lecteur ? Peut-on lui faire vivre des émotions – horreur, déchaînement de la violence, injustice –, qui forment le drame inéluctable se déroulant sous nos yeux et sont de l'ordre d'une véritable tragédie ? La puissance du verbe de Flaubert est extraordinaire. Ce qu'il a réussi à provoquer avec quelques mots, une image poétique, une seule phrase, peut-on l'exprimer dans l'espace d'un musée ? Le rêve éveillé, – ou comme le dit Flaubert, le mirage : « J'ai voulu fixer un mirage » –, est une création très fragile qui se produit un peu par miracle. Il est arrivé à lui donner une forme définitive et il me semble que si l'on supprime tel ou tel fragment, tout s'écroule. Nous avons donc tenté de « fixer ce mirage » dans l'espace réel du musée... L'idée que *Salammbô* est plus qu'un

livre, qu'il s'apparente à une sorte d'opéra, est très intéressante, d'autant plus qu'il transporte tout un univers avec lui et que l'opéra est un art total. « Le roman le plus plastiquement beau », dit Maupassant. Flaubert a créé des univers très différents et riches avec ses autres textes, *Madame Bovary* ou *L'Éducation sentimentale* notamment, mais il n'y a pas la production plastique afférente. Or, *Salammbô* a véritablement déchaîné l'imaginaire des créateurs et il existe tout un corollaire artistique que l'on peut convoquer.

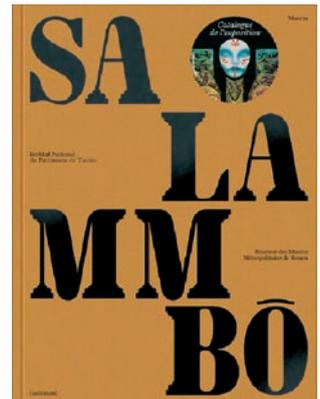
**Il n'y a pas que Maupassant qui parle de rêve à propos de *Salammbô*, Berlioz aussi...**

**S.A.** En effet. On lui dit aussi : « vous êtes un visionnaire ». Il arrive à faire exister un monde perdu, non pas par la précision de sa reconstitution, mais par un caractère plausible. Ce qui est extrêmement contradictoire et beau à la fois ! Il s'est scrupuleusement documenté afin de pouvoir rester dans le vague et être libre. Vous n'entrez jamais dans une maison carthaginoise, ni dans une boutique, vous ne vous mêlez jamais à la foule sur la place d'un marché. Il ne s'agit pas d'une reconstitution archéologique ou ethnographique qui vous renseignera sur la vie quotidienne d'une civilisation disparue, qui mettra en scène la totalité de la société carthaginoise. Il est capable d'une précision incroyable, mais il apporte juste ce qui est nécessaire afin que notre imagination soit suffisamment stimulée pour qu'on y croie. Ensuite, l'action se déroule. Et ce sont les rapports entre les personnages, les passions, l'amour, la volonté d'échapper à son destin, la perte de tous les repères, etc. Flaubert réussit à construire un théâtre crédible, cohérent, à partir d'une compréhension des relations entre les



Sylvain Amic, au musée des Beaux-Arts de Rouen. DR

**Sylvain Amic** est conservateur en chef et directeur de la Réunion des Musées Métropolitains, Rouen. Il est commissaire général de l'exposition « Salammbô. Fureur ! Passion ! Éléphants ! » présentée au Mucem du 20 octobre 2021 au 7 février 2022.



Catalogue de l'exposition  
Avec les contributions de Sylvain Amic, Mathias Auclair, Diederick Bakhuys, Imed Ben Jerbania, Yesmine Ben Khelil, Sandra Buratti Hasan, Benoît Cailmail, Jean François Chouquet, Isabelle Conte, Sophie Coutreau, Joël Daire, Abdelmagid Ennabli, Ahmed Ferjaoui, Anaëlle Gobinet-Choukroun, Nicolas Hatot, Florence Hudowicz, Samia Kassab-Charfi, Ségolène Le Men, Hélène Le Meaux, Dominique Lobstein, Laurence Marlin, Myriame Morel-Deledalle, Florence Naugrette, Jacques Neefs, Julien Olivier, Christophe Quillien, Leïla Ladjimi- Sebai, Raphaëlle Stopin, Sofiane Taouchichet et François Vanoosthuysse.  
Co-édition Gallimard / Mucem / RMM, 2021. 336 pages, 39€

Avec le soutien de



êtres et de leurs aspirations. « Ce n'était guère la peine d'employer tant d'art à laisser tout dans le vague, pour qu'un pignouf vienne démolir mon rêve par sa précision inepte », écrit Flaubert à son ami Jules Duplan en juin 1862. Je pense qu'il est, parmi ses contemporains, la personne qui connaît le mieux Carthage.

**Pouvez-vous nous rappeler dans quel contexte Flaubert se lance dans l'écriture de *Salammbô* et comment a été perçu ce roman à sa parution en 1862 ?**

**S.A.** Parler du contexte est très important. Quand il commence à concevoir son roman sur Carthage, Flaubert vient de publier *Madame Bovary* (1857) et de faire face à un procès, devant le tribunal correctionnel, pour « outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs ». Cette société hypocrite, qui ne veut pas voir ce qu'elle a sous les yeux, l'écœure. Pour lui, il n'a rien fait de mal, il n'a fait que décrire les mœurs de la province dans leur réalisme cruel et cynique. Les personnages seront également prisonniers de leur construction, de leur destin, et n'arriveront pas à s'en sortir dans *L'Éducation sentimentale* ou dans *Salammbô*. C'est donc un constat terrible sur l'humanité qui, selon lui, n'est pas lié à son époque mais représente simplement la nature humaine. D'être attaqué pour outrage le met évidemment hors de lui, mais surtout, obère toute la suite de son œuvre. Il risque de ne plus pouvoir écrire sans se retrouver sous le coup de la censure. Par conséquent, il « éprouve le besoin de sortir du monde moderne » qui le « dégoûte à voir » et se plonge dans l'Antiquité, dans un temps et un lieu, très éloignés de lui et de ses contemporains : on ne va pas lui reprocher les mœurs carthaginoises. C'est une ruse pour se libérer de son époque et échapper à la censure. Ce qui va l'amuser et surtout lui permettre d'aller beaucoup plus loin : *Salammbô* est considérablement plus cruel, violent, passionné que *Madame Bovary*. S'il avait décrit les émeutes sanglantes de la révolution de 1848 et le coup d'État de 1851, ç'eût été plus compliqué. « Je vais donc momentanément faire un peu d'histoire. C'est un large bouclier sous lequel on peut abriter bien des choses » explique Flaubert à Jules Michelet. Reconstruire une société humaine sur laquelle on sait peu de choses est aussi un défi. Les recherches postérieures des archéologues confirmeront dans bien des cas les intuitions de Flaubert. Quant à la réception, elle est extraordinaire. Tout le monde attend le deuxième roman de Gustave Flaubert, le premier ayant fait scandale, l'idée d'un deuxième est excitante. Les futurs lecteurs pensent que ce sera un peu semblable, mais ils seront transportés ailleurs. Sainte-Beuve, voix quasi officielle de la critique, écrit : « On l'attendait sur le pré chez nous, quelque part en Touraine, en Picardie, ou en Normandie encore : bonnes gens, vous en êtes pour

vos frais, il était parti pour Carthage. » Le succès est immédiat et la surprise, de taille ! L'œuvre attire par son imaginaire complexe. On ne parle plus que de *Salammbô*. Il s'est créé tout de suite un lectorat très large qui n'a jamais cessé de se démentir, décennie après décennie.

**Quelles ont été ses sources pour écrire sur cette civilisation disparue ?**

**S.A.** Il y a plusieurs sources : l'historien grec, Polybe (entre 210 av. J.-C. et 202-env.-126 av. J.-C.), dont l'œuvre retrace l'ascension de Rome ; Jules Michelet, qui a publié *Histoire romaine : république*, en 1831, et qui s'est lui-même plongé dans Polybe. Il y a aussi des recherches archéologiques sur les civilisations antiques, sur la faune et la flore, sur les cultes de l'Orient... Flaubert passe tout au crible, ne néglige aucune lecture. Et quand il n'a pas d'information, il procède par analogie. Par exemple, il n'a rien sur le sacrifice humain, alors il va voir du côté des civilisations aztèques où il trouve des précisions sur la pratique. Ensuite, il y a les sources littéraires : notamment, *L'Énéide* de Virgile qui évoque une histoire tragique, l'amour impossible d'une carthaginoise, la reine Didon, pour un étranger, Énée. Elle sera sanctionnée par la mort. Flaubert observe aussi le monde qui l'entoure, c'est-à-dire, la violence, le discrédit de la parole politique. Il a vu la révolution de 1848, le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte... C'est aussi l'époque où Marx écrit *Le Capital*. Flaubert met en scène dans *Salammbô* l'antagonisme de classe. Les sources sont donc historiques, littéraires, scientifiques et il y a tout simplement l'observation des déterminismes de l'humanité.

**Dans les notes préparatoires de Flaubert et dans ses correspondances présentées dans l'exposition ou reproduites dans le catalogue, l'écrivain fait la constatation que ses sources documentaires ne sont pas suffisantes et décide de partir à Tunis... Il s'imprègne surtout de l'atmosphère, les fouilles archéologiques en cours ne s'étant véritablement développées qu'après sa mort...**

**S.A.** Oui, en effet. Après avoir « ingurgité » une centaine de livres, s'être documenté autant que possible, rédigé un chapitre introductif qui résume ses recherches, il fait le constat qu'on ne connaît rien de Carthage. Alors, il se rend sur place en avril 1858. Je pense surtout qu'il ne sait pas comment entamer la rédaction de son roman. C'est un peu le syndrome du thésard qui, après avoir fait beaucoup de recherches, doit attaquer son mémoire et ne sait pas par où commencer, bloqué par l'érudition. Flaubert visite la campagne de Tunis, les ruines de Carthage pour s'immerger dans l'ambiance du

site. Il prend des notes, remplit des carnets, travaille comme un peintre : il fait des petits croquis et indique les couleurs, les senteurs. À un moment, il pénètre dans une citerne – on a l'impression qu'il est dans la position de Mâtho et de Spendus qui vont s'introduire dans la ville de Carthage – et il la dessine. À côté du croquis, il décrit la lumière, le silence, l'odeur de poussière, le vol d'une mouche... Ses études de terrain éclairent sa vision. Il peut dire : « les éléphants sont arrivés par-là, l'armée romaine campait ici... ». Il revient en France au mois de juin et met de côté le premier chapitre pour commencer directement dans l'action. « C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar. » Le théâtre est dressé. Le voyage l'a complètement débloqué. Mais au cours du travail d'écriture, il va souffrir. En témoigne cette lettre adressée à Ernest Feydeau en 1861 que nous exposons : « Carthage me fera crever de rage. Je suis maintenant plein de doutes, sur l'ensemble, sur le plan général. Je crois qu'il y a trop de troupiers ? C'est l'Histoire, je le sais bien. Mais si un roman est aussi embêtant qu'un bouquin scientifique, bonsoir, il n'y a plus d'art. » Il n'en peut plus. Il est quand même obligé de vérifier sans cesse si ce qu'il écrit est juste, si c'est une licence possible. Et plus tard, quand il sera critiqué, il expliquera systématiquement (surtout à Sainte-Beuve) les licences qu'il a prises et les justifiera sous l'angle de la nécessité littéraire, poétique. « Me croyez-vous assez godiche pour être convaincu que j'aie fait dans *Salammbô* une vraie reproduction de Carthage ? Ah non ! Mais je suis sûr d'avoir exprimé l'idéal qu'on en a aujourd'hui », écrira-t-il aussi en réponse aux critiques de certains archéologues et historiens.

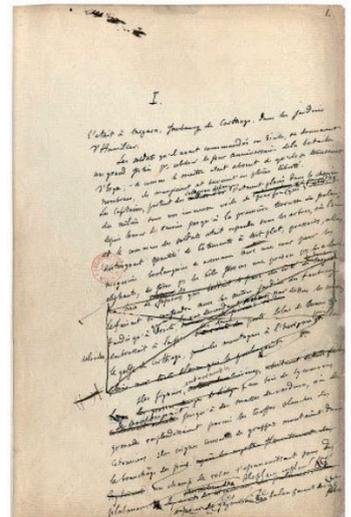
**Quant au nom, *Salammbô*, qu'il invente à partir de « Salam » en arabe, la paix, le salut ?**

**S.A.** Il n'invente pas tout à fait ce nom. Il tombe sur un recueil d'inscriptions phéniciennes retrouvé en Espagne où figure le nom « Salam-bou ». Il supprime le « u » et double le « m » afin d'entendre « Salam ». Il ne fabrique pas complètement

le nom, de même, il n'invente pas complètement le personnage parce qu'on sait juste qu'Hamilcar a une fille. Mais il en fait une prêtresse de Tanit et la grande sœur d'Hannibal. Il invente tout sauf que le nom existe, c'est une sorte de divinité associée au culte d'Astarté, et le personnage a une existence historique avérée.

**Dans le catalogue, on peut voir la reproduction d'une gouache de Meissonnier, intitulée *La Barriade*, ou encore celle d'une toile d'Horace Vernet, *Combat dans la rue de Soufflot*, des tableaux qui font référence aux massacres de la révolution de 1848. Un écho moderne à la violence extrême que Flaubert fait ressortir dans *Salammbô* avec la « guerre inexorable » pour représenter la folie meurtrière des hommes ?**

**S.A.** Oui, exactement. Dans *Salammbô*, il est question d'une révolution qui présente d'évidentes affinités avec la révolution de 1848 et le coup d'État de 1851. Flaubert préfère en parler de manière indirecte. Ce qu'il décrit avec le soulèvement des mercenaires contre ceux qui les ont engagés et trompés peut paraître d'une violence incroyable, mais ce qu'on voit sur ces tableaux, ce sont des cadavres joncher les rues de Paris, des luttes à mort avec des moyens très primitifs. Comme les mercenaires contre les Carthaginois, il s'agit d'un conflit interne débouchant sur un massacre qui vise à l'anéantissement d'un groupe. Un parallélisme est possible. Dans Carthage comme dans la société contemporaine de l'écrivain, la religion détermine tout. Aussi, la lutte entre les dominants et les dominés, entre ceux qui ont tout, ceux qui n'ont rien, ceux qui donnent leur vie et ceux qui jouissent de la vie, sont des problématiques de son époque. Même si Flaubert est plutôt conservateur et appartient à un monde bourgeois, la bourgeoisie et son hypocrisie l'insupportent autant que le cynisme de cette oligarchie carthaginoise dont il fait la description. Il met en scène toutes ces lâchetés, toutes ces manigances pour donner de faux espoirs, tous ces



« C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar. »

Manuscrit de *Salammbô*  
Folio I  
Gustave Flaubert (1821-1880)  
BnF, département des Manuscrits  
occidentaux, NAF 23656  
© Bibliothèque nationale de France

Catalogue d'exposition « Salammbô »,  
page 78. Gallimard / RMM / Mucem

**Flaubert**  
*Salammbô*  
Préface d'Henri Thomas  
Édition de Pierre Moreau



Flaubert  
*Salammbô*  
Préface d'Henri Thomas, introduction et  
notes de Pierre Moreau  
Nouvelle édition en 2005  
Collection Folio classique, Gallimard



Douraid Souissi, café Salammbou  
Série « Salammbou », Tunisie, 2020.  
© Catalogue d'exposition « Salammbô »,  
page 305.  
Gallimard / RMM / Mucem

instruments par lesquels le pouvoir se construit, tout ce discrédit politique, semblables à ce qui se passe dans la société de son époque.

**L'exposition et son catalogue montrent que le roman a suscité quantité de représentations plastiques, a nourri tous les domaines de la création (peinture, sculpture, cinéma, musique, bande dessinée...) De son vivant, Flaubert refusait d'être « illustré »...**

**S.A.** Il refuse l'illustration parce que l'idée du vague est pour lui une sorte de matrice où chacun peut imprimer sa vision, construire sa représentation. Le récit doit être un extraordinaire théâtre strictement mental. « Jamais, moi vivant, on ne m'illustrera, parce que la plus belle description littéraire est dévorée par le plus piètre dessin. (...) Une femme dessinée ressemble à une femme, voilà tout. L'idée est dès lors fermée, complète, et toutes les phrases sont inutiles, tandis qu'une femme écrite fait rêver à mille femmes. Donc, ceci étant une question d'esthétique, je refuse formellement toute espèce d'illustration... », écrit Flaubert à Ernest Duplan (le frère de Jules). Les images suscitées par le texte doivent rester des images intérieures. Le fantasme s'évanouit par ce passage au réel, à la figuration. C'est ce qu'on a tous vécu en regardant l'adaptation cinématographique d'un livre qu'on a lu. Petit à petit, les images du film supplantent celles que nous avons créées dans notre imaginaire.

Flaubert aime bien les images pour construire son récit mais pas pour le limiter. Elles sont un stimulant. Par exemple, dans les éditions illustrées de Polybe qu'il a consultées et que nous présentons dans l'exposition, des batailles, des éléphants, des campements sont représentés... Il va aussi au Louvre ou à la Bibliothèque nationale, voir les médailles, les pièces de monnaie, les objets archéologiques pour nourrir son récit.

Cependant, les artistes n'ont pas besoin de son autorisation pour réaliser une œuvre pour le Salon. De son vivant, quelques sculptures ou peintures y sont exposées. Les éditions illustrées commencent à paraître après la mort de l'écrivain en mai 1880. Elles vont créer un répertoire de scènes car les artistes choisiront des passages plutôt que d'autres. Les combats, les scènes d'anthropophagies, la crucifixion fascinent beaucoup, ou encore l'érotisme, l'amour, la sensualité, le désir. Ces livres illustrés vont s'adresser à une nouvelle génération de lecteurs qui montrent un fort intérêt pour le roman. Au XXe siècle, l'illustration de *Salammbô* s'épanouit. Et puis, il y a l'opéra.

**Justement, il est très intéressant de lire dans le catalogue le chapitre « Salammbô en musique » et de voir comment les compositeurs se sont emparés de cette œuvre littéraire, de ses thèmes. Il y a eu des tentatives d'adaptations lyriques, des opéras inachevés repris à la fin du XXe siècle... Pouvez-vous nous en dire davantage ?**

**S.A.** Le sujet attire beaucoup de musiciens. Des compositions retrouvées dans les archives n'ont probablement jamais été jouées. Moussorgski (1839-1881) par exemple, a mis en chantier un grand poème symphonique qu'il n'a pas achevé. Ensuite, il en a repris tous les éléments et les a intégrés dans d'autres œuvres. Camille Saint-Saëns fait des offres de services à Flaubert en 1874, Léo Delibes, Claude Debussy tentent de s'emparer du sujet. Des projets aboutissent quand même : l'opéra d'Ernest Reyer (1823-1909) avec le livret de Camille de Locle (1832-1903) ou le poème symphonique de Florent Schmitt (1870-1958) qui va accompagner le film de Pierre Marodon (*Salammbô*, 1925). Ce roman convoque, comme l'opéra, tous les arts et c'est un matériau extraordinaire. Contrairement à l'illustration, Flaubert est tout de suite acquis à l'idée d'un opéra. Et même, dès la publication de *Salammbô*, il songe à une adaptation lyrique. Il découpe le roman en cinq actes, commence à faire la transposition. Le projet est soumis à Verdi (qui le déclinera) et à Théophile Gautier pour le livret (qui meurt en 1872, sans avoir eu le temps de le rédiger). Flaubert est passionné d'opéra, et les allures d'« opéra en prose » de *Salammbô* expliquent le grand nombre d'œuvres lyriques qui en sont inspirées. À la fin du XXe siècle, *Salammbô* de Philippe Fénelon et Jean-Yves Masson (librettiste) offre une adaptation moderne du roman de Flaubert.

**Quant au cinéma ?**

**S.A.** Dès 1907, apparaît un premier film (de Jacques Deviola) aujourd'hui perdu. Il ne reste que quelques photographies. En 1911, l'italien Arturo Ambrosio réalise *La Prêtresse de Tanit*, dont on a perdu également les images. Un autre, de Domenico Gaido, dont la bobine est conservée, paraît en 1914. Faire un film sur *Salammbô* requiert beaucoup de moyens, parce qu'il faut nombre de figurants, des animaux, des décors... La version (1925) de Pierre Marodon est une grande production à l'américaine, très proche de l'opéra, des reconstitutions historiques et de la peinture. Elle est fidèle au roman. Elle a mobilisé plus de 10 000 figurants, sans compter les chevaux. Le réalisateur a commandé une partition symphonique à Florent Schmitt pour accompagner le film. Il y a aussi un péplum amusant, en 1959, plein de poncifs, qui a eu une certaine audience dans les cinémas de quartier. Et pour *Citizen Kane* (1941), Orson Welles commande au compositeur Bernard Herrmann l'aria d'un opéra fictif, « Salammbô », dont le rôle-titre est tenu par son épouse. Le cinéma a davantage transposé des passages qu'adapté ce roman à l'écran. En revanche, il me semble qu'il

existe aujourd'hui un langage cinématographique à travers l'Heroic fantasy qui est très proche de l'univers de *Salammbô* et de l'univers de la bande dessinée de Philippe Druillet. Notamment, *Le Seigneur des anneaux* de Peter Jackson, avec ces grandes batailles, ces éléphants monstrueux. Ce côté tribal, sauvage, cruel habite nos représentations. Sans oublier le film *Une nuit en enfer* (1996) de Robert Rodriguez avec George Clooney et Quentin Tarantino dans lequel Salma Hayek, en bikini, danse avec un python. On est dans *Salammbô*...

**Quelle portée a *Salammbô* dans notre monde contemporain ? À la fin du catalogue sont recueillis des témoignages d'écrivains tunisiens et notamment une *Lettre à Flaubert* de Fawzia Zouari...**

**S.A.** Nous avons souhaité travailler avec la Tunisie. Ainsi, les archéologues tunisiens, mais aussi les écrivains ont participé au projet. Le roman s'est incarné en Tunisie au point que *Salammbô* est devenu un personnage historique dans l'imaginaire, à l'instar d'Hamilcar ou d'Hannibal, alors qu'il aurait pu être complètement balayé au moment de la décolonisation, de l'Indépendance, puisque des rues, des quartiers ont été débaptisés. On a au contraire revitalisé l'origine punique et Bourguiba s'y est beaucoup employé. Une construction du monde contemporain puise dans l'univers de *Salammbô* et une puissance de cet imaginaire se poursuit. Les personnages ont échappé à leur créateur. Il y a beaucoup de résonances avec le monde contemporain comme il y en avait avec le monde de Flaubert ou avec le monde antique. Finalement, chaque époque peut trouver dans *Salammbô* quelque chose qui fait écho à ses problématiques. Le grand talent de Flaubert c'est d'être universel. *Salammbô* est devenu un patrimoine culturel partagé, qui réunit les deux rives de la Méditerranée. L'héroïne a donné son nom à une ville : il existe une commune de Salammbô, à Carthage. Les photographies de Douraid Souissi, les collages de Yesmine Ben Khelil, les témoignages des écrivains tunisiens recueillis pour le catalogue illustrent cette appropriation qui a traversé la période postcoloniale.

**Quel document, parmi ceux que vous avez exposés, vous a le plus marqué, touché ?**

**S.A.** Cette broderie incroyable faite par Marie Rochegrosse (1852-1920) qui donne corps au voile sacré de Tanit. Avec ce voile, Flaubert décrit un objet impossible : « c'était transparent, léger, miroitant comme de l'or, de la brume... » Marie Rochegrosse tente de l'incarner avec cette étoffe richement brodée qui mesure 4 x 3 mètres. Elle est réalisée avec de la soie, avec tous

les matériaux les plus précieux, les plus chatoyants possible. Elle est rehaussée d'or, de pierres, de perles, de plumes d'oiseaux. Et toute une symbolique de la théogonie et cosmogonie carthaginoises y figure, avec des puissances infernales, des divinités maléfiques ou bénéfiques. Elle témoigne d'une volonté de créer un objet qui incarnerait un mirage. Je trouve que c'est très touchant. Cette œuvre est étrange, on ne sait pas comment la situer, c'est presque de l'art primitif. On pourrait penser qu'il s'agit d'un objet très ancien, mais c'est un artefact de 1900. On a l'impression de voir un vêtement liturgique, d'un culte improbable.

**Quelques mots sur la scénographie de l'exposition « Salammbô. Fureur ! Passion ! Éléphants ! » qui est maintenant présentée au MUCEM ?**

**S.A.** L'exposition a mobilisé les équipes de la RMM (Réunion des Musées Métropolitains) de Rouen, du Mucem (Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée) de Marseille et de l'Institut National du Patrimoine de Tunisie. Son articulation au Mucem est quasiment la même qu'au musée des Beaux-Arts de Rouen où elle a commencé. Les mêmes séquences s'enchaînent. Au Mucem, on bénéficie d'espaces de très grande ampleur, ce qui nous a permis par exemple, d'exposer une tapisserie absolument magnifique qui représente la bataille de Zama (1688-1689) – une des batailles de Scipion –, qui scelle la défaite d'Hannibal devant les troupes romaines. C'est une entrée en matière très saisissante. Comme on la voit au tout début du parcours, on est tout de suite plongé dans les combats, dans la violence, et aussi dans la préciosité parce que c'est une tapisserie du XVIIe siècle. Cet objet hors norme est à l'échelle du roman, de son imaginaire, hors norme lui aussi.

Chaque salle de l'exposition a son univers. Au début, ce sont les sources de Flaubert, puis le manuscrit et le contexte politique, ensuite on est dans le Salon avec la sculpture, la peinture, on passe ensuite dans l'univers de l'illustration, de l'art contemporain, de la musique, de la BD et enfin, on interroge l'archéologie pour comprendre comment elle reconstruit une réalité au-delà du roman, les fouilles ayant vraiment commencé après le livre de Flaubert. L'archéologie nous ramène au réel aujourd'hui. L'attention du visiteur est relancée dans chaque salle par des objets singuliers. On va de découverte en découverte, comme lorsqu'on lit et qu'on a envie de tourner la page. Le catalogue suit le parcours de l'exposition. Il est découpé de la même façon. En 2022, l'exposition sera présentée en Tunisie, si tout va bien.

# Lettres choisies

Gustave Flaubert

## GUSTAVE FLAUBERT

### À Théophile Gautier

[Croisset, 1859.]  
Jeudi 27 janvier

Cher vieux Théo,

Une lettre du gars Feydeau m'apprend que tu es maintenant à Moscou, et qu'à la fin de Février, nous te reverrons ! Alléluia ! Car je m'ennuie de ta personne incroyablement. Quand j'ai été à Paris, au mois de novembre dernier pour l'Hélène Peyron de Bouilhet, tu m'as manqué, tout le temps, d'une façon agaçante. Voilà. Souvent je pense à ta mirifique trombine perdue au milieu des neiges. Je te vois sur un traîneau, tout encapuchonné de fourrures baissant la tête & les bras croisés... (...)

Quant à moi, depuis trois mois, je vis ici complètement seul, plongé dans Carthage & dans les bouquins y relatifs. Je me lève à midi & me couche à trois heures du matin. Je n'entends pas un bruit je ne vois pas un chat. Je mène une existence farouche & extravagante. Puisque la vie est intolérable, ne faut-il pas l'esquiver l'escamotter ?

Je ne sais ce que sera ma Salammbô. C'est bien difficile. Je me fouts un mal de chien. Mais je te garantis, ô Maître, que les intentions en sont vertueuses. Ça n'a pas une idée, ça ne prouve rien du tout. Mes personnages, au lieu de parler, hurlent. D'un bout à l'autre c'est couleur de sang il y a des bordels d'hommes, des anthropophagies, des éléphants & des supplices. Mais il se pourrait faire que tout cela fût profondément idiot & parfaitement ennuyeux. Quand sera-ce fini ? Dieu le sait !

En attendant je continue à jouir du mépris des honnêtes gens. Tous les rédacteurs de la Revue contemporaine voulant se retirer dudit papier ont pris pr prétexte la « Dédicace » que Feydeau m'a faite en tête de son nouveau roman. Ils ne voulaient plus écrire dans un journal pollué par mon nom. Comme bêtise, je trouve cela fort.

Il me tarde bien d'être à la fin du mois prochain. – Seul avec toi, les coudes sur la table, dans mon humble réduit du boulevard. –

Vas-tu t'embêter, pauvre cher vieux Maître, une fois revenu !!!

Je te saute au cou & t'embrasse très fort.

À toi, ton

Gve Flaubert

### À Ernest Feydeau

[Croisset, fin de septembre 1859.]

Quel homme que ce père Hugo ! Sacré nom de Dieu quel poète ! Je viens d'un trait d'avaliser ses deux volumes. Tu me manques ! Bouilhet me manque ! Un auditoire intelligent me manque ! J'ai besoin de gueuler trois mille vers /comme on n'en a jamais faits ! – & quand je dis gueuler – non – hurler ! – Je ne me connais plus ! Qu'on m'attache !

Ah ! ça m'a fait du bien !!!

Mais j'ai trouvé trois détails superbes qui ne sont nullement historiques & qui se trouvent dans Salammbô. Il va falloir que je les enlève – car on ne manquerait pas de crier au plagiat. Ce sont les Pauvres qui ont toujours volé !

Ma besogne va un peu mieux. Je suis en plein dans une bataille d'éléphants & je te prie de croire que je tue les hommes comme des mouches. Je verse le sang à flots.

Je voulais t'écrire une longue lettre, mon pauvre vieux sur tous les ennuis que tu as. – & qui ne me paraissent pas légers mais franchement il est temps que j'aie me coucher. Voilà 4 heures du matin, dans qqes minutes.

Le père Hugo m'a mis la boule à l'envers.

J'ai moi-même depuis qqe temps des ennuis & des inquiétudes qui ne sont pas minces. Enfin « Allah kherim ! »

Tu me parais en bon train. Tu as raison. Ton livre, ne sortant pas (comme lieu de scènes) de la Belgique aura une couleur & une unité très franches. – Mais songe sérieusement après celui-là à ton ouvrage sur la Bourse dont le besoin se fait sentir.

Donne-moi des nouvelles de ta pauvre femme ? – bon courage

& je t'embrasse

Gve Flaubert

### À Ernest Feydeau

[Croisset, dimanche 21 octobre 1860.]

Je réponds tout de suite à la gentille lettre que j'ai reçue ce matin pour te congratuler, mon cher Monsieur, sur l'existence que tu mènes ! Accepte l'hommage de mon envie.

Et, puisque tu me fais des questions sur Salammbô, voici où j'en suis. Je viens de finir le chapitre IX et je prépare les X et XI que je ferai cet hiver, ici, tout seul, comme un ours.

Je me livre maintenant à quantité de lectures que j'expédie voracement. Voilà trois ans que je ne fais qu'avaliser du latin (et chemin faisant, je continue mes petites études chrétiennes). Quant aux Carthaginois, je crois franchement avoir épuisé tous les textes. Il me serait facile de faire, derrière mon roman, un très gros volume de critique avec force citations. Ainsi, pas plus tard qu'aujourd'hui, un passage de Cicéron m'a induit à supposer une forme de Tanit que je n'ai vue nulle part, etc., etc. Je deviens savant et triste ! Oui, je mène une sacrée existence et j'étais né avec tant d'appétits ! Mais la sacrée littérature me les a tous rentrés au ventre.

Je passe ma vie à me mettre des cailloux sur le creux de l'estomac pour m'empêcher de sentir la faim. Ça m'embête quelquefois.

Quant à la copie (puisque c'est là le terme), je n'en sais franchement que penser. J'ai peur de retomber dans des répétitions d'effets continuelles, de ressasser éternellement la même chose. Il me semble que mes phrases sont toutes coupées de la même façon et que cela est ennuyeux à crever. Ma volonté

ne faiblit pas cependant, et comme fond ça devient coquet. On a déjà commencé à se manger. Mais juge de mon inquiétude, je prépare actuellement un coup, le coup du livre. Il faut que ce soit à la fois cochon, chaste, mystique et réaliste ! Une bave comme on n'en a jamais vu, et cependant qu'on la voie !

Ce que je t'avais prédit s'effectue ; tu t'enamoures des mœurs arabes ! Combien de temps tu perdras, par la suite, à rêver au coin du feu à des cons sans poils sous un ciel sans nuages !

Envoie-moi un petit mot dès ton retour à Paris. Tu me dis que tu reviens à la fin du mois. C'est de celui-ci sans doute. Nous ne serons plus longtemps sans nous voir. La première de Bouilhet aura lieu du 15 au 20 novembre.

Ma mère et ma nièce vont bien et te remercient de ton souvenir. Quant à mon autre nièce, je crois que je serai grand oncle au mois d'avril prochain.

Je tourne à la bedolle, au sheik, au vieux, à l'idiot.

Jouis de tes derniers jours et bonne traversée.

Je t'embrasse.

Gve Flaubert

## À Ernest Feydeau

[Croisset, 15 juillet 1861.]  
Lundi soir.

Si tu n'es pas gai je ne suis pas précisément bien joyeux. – Carthage me fera crever de rage. Je suis maintenant plein de doutes, sur l'ensemble, sur le plan général. Je crois qu'il y a trop de troupiers ? C'est l'Histoire, je le sais bien. Mais si un roman est aussi embêtant qu'un bouquin scientifique, bonsoir, il n'y a plus d'art. Bref je passe mon temps à me dire que je suis un idiot et j'ai le cœur plein de tristesse & d'amertume.

Ma volonté ne faiblit point, cependant & et je continue. Je commence maintenant le siège de Carthage. Je suis perdu dans les machines de guerre, les Balistes & les Scorpions – & je n'y comprends rien – moi ni personne. On a bavardé là-dessus, sans rien dire de net. – Pour te donner une idée du petit travail préparatoire que certains passages me demandent, j'ai lu depuis hier 60 pages (in-folio et à deux colonnes) de La Poliorcétique de Juste-Lipse. – Voilà –

Je commence maintenant le XIIIe ch. – J'en ai encore deux après celui-là. Si mes défaillances ne sont pas trop fortes & trop nombreuses je peux avoir fini au jour de l'an. Mais c'est rude. – & lourd.

Tu as bien fait d'envoyer promener le papier de Buloz. Il y a des boutiques où on ne doit pas mettre les pieds. C'est un recueil qui m'est odieux.

Quel est le sujet de ta nouvelle pièce ? Car pr les pièces j'ai la conviction que tout dépend du sujet – quant au succès bien entendu –

Bouilhet est, comme toi, indigné des réclames que l'on fait au grand Mocquart. Je n'ai pas lu son étron. C'est trop cher pr mes moyens. Le même Bouilhet m'a demandé à plusieurs reprises si tu étais content du débit de Sylvie. & il a défendu la dite dame devant un bourgeois qui gueulait contre son immoralité sans l'avoir lu bien entendu.

Ah ! mon pauvre vieux il faut être né enragé pr faire de la littérature ! Comme on est soutenu ! comme on est encouragé ! comme on est récompensé ! Oui, fais ton livre sur « La Condition des artistes » le besoin s'en fait sentir, pr moi du moins. (...)

### Centre Flaubert

<https://flaubert.univ-rouen.fr/>

## Flaubert, comme un présage...

FAWSIA ZOUARI, (écrivaine et journaliste franco-tunisienne)

### Lettre à Flaubert

Cher Gustave,

Te souviens-tu de notre première rencontre ? Excuse-moi si je te tutoie, mais le vouvoiement n'existe pas en arabe.

Nous étions en classe, dans un collège perdu du fin fond de la Tunisie, quand tu entras déguisé en femme sous le nom d'Emma. Quand je dis « nous », je désigne une cinquantaine d'enfants de paysans, aux yeux mangés par les mouches et les rêves. Tu nous fus présenté par mon professeur de français, M. Duniau, et je sautai sur l'occasion pour faire de toi mon intercesseur auprès de l'enseignant. Si je m'appliquai de suite à lire *Madame Bovary*, je l'avoue aujourd'hui, ce n'était pas pour te faire plaisir, j'aimais en secret M. Deniau. Tu faisais partie, au début en tout cas, d'un programme de séduction qui usait de tout, du parfum aux performances littéraires. Il s'agissait donc d'une astuce d'amoureuse et non du zèle d'une vraie bonne élève. Je faisais le paon avec tes phrases, j'exhibais tes mots français comme on exhibe un décolleté aguicheur ou un joli rouge à lèvres.

J'essayais de caler mes sentiments à tes expressions et glisser mon émoi arabe dans tes tournures françaises.

Je ne sais pas comment le piège s'est refermé sur moi. Je m'aventurai un jour à te fixer rendez-vous hors du collège. Cet été de mes quinze ans, je t'introduisis en clandestin à la maison, profitant du fait que mes parents ne lisaient pas le français, comme les voleurs profitent de l'obscurité pour cacher leur butin. Désormais, je passerais la nuit avec toi. Le jour, je te reposais sur l'étagère du salon qui servait de bibliothèque et sur laquelle il y avait un autre livre, un seul, le Coran de mon père. Emma traînait à côté d'Allah sans que personne, heureusement, ne me posât une question sur cette proximité sacrilège. Une telle pécheresse adossée au Seigneur !

Je lisais et relisais *Madame Bovary*. En pleine campagne, je rêvais comme elle de Vie, de lumière et d'amours interdites ; je voulais échapper au sort réservé aux filles de mon village une fois arrivée à la puberté, à savoir la réclusion.

(...)

Aujourd'hui, quand on me pose la question sur le hasard ou la providence – je dirais plutôt la fatalité – qui m'ont amenée à écrire dans ta langue, je réponds que ce n'est certes pas à force d'avoir lu beaucoup de livres, mais parce que j'ai lu et relu un même livre à la manière du Coran. Ce livre qui est le tien. Grâce à toi, l'écriture française s'est imprégnée en ma mémoire comme l'ombre sur la rétine.

(...)

### Catalogue d'exposition, page 300.

© Gallimard / Mucem

### Sites Internet

#### Mucem

<https://www.mucem.org/>

#### Réunion des Musées Métropolitains Rouen Normandie

<https://musees-rouen-normandie.fr/fr>

#### Institut National du Patrimoine de Tunisie

<http://www.inp.rnrt.tn/>

#### Éditions Gallimard

<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Livres-d-Art/Salammbô>

## Gustave Flaubert Salammbô

Par Corinne Amar



Philippe Druillet,  
planche 16 de *Salammbô*, tome 1, 1980  
© Catalogue d'exposition *Salammbô*,  
Gallimard / RMM, 2021

« Je vais écrire un roman dont l'action se passera trois siècles avant Jésus-Christ, car j'éprouve le besoin de sortir du monde moderne où ma plume s'est trop trempée et qui d'ailleurs me fatigue autant à reproduire qu'il me dégoûte à voir », écrit Gustave Flaubert (1821-1880), ce 18 mars 1857, à l'écrivaine et grande lectrice angevine, Marie-Sophie Leroyer de Chantepie (1800-1888). Il a trente-cinq ans et il est devenu célèbre – jusqu'alors, inconnu – grâce au procès pour « outrage à la morale et aux bonnes mœurs » que lui valut *Madame Bovary*, et qu'il a gagné. *Salammbô* (1862) est son deuxième roman – six ans après *Madame Bovary* – ou l'attraction fatale entre Salammbô, princesse carthaginoise, jeune vierge et prêtresse de Tanit, et Mâtho, chef des Mercenaires révoltés contre l'opulente Carthage. Depuis longtemps, Flaubert rêve d'« une grande machine antique ». Il finit par se fixer sur Carthage. Dégoûté de son époque embourgeoisée et plus qu'agacé de sa proximité sept ans durant avec *Madame Bovary*, il a probablement un désir de fuite, lorsqu'il se décide à entamer la rédaction de *Salammbô*, cette fameuse année 1857. Il s'y prépare – ce sera un roman historique – mais il piétine, un voyage sur les lieux peut seul lui communiquer le souffle, l'ivresse, l'inspiration palpitante qui lui manquent. Au printemps 1858, il quitte Paris, et c'est donc le grand départ pour Carthage (avril-juin 1858). Dans ses *Appendices de « Salammbô »*, on trouve ces fabuleuses notes de voyage :

« Lundi 12 [avril 1858]. Au chemin de fer, marin ; – Mes trois compagnons, bêtes de nullité. (...) – La nuit est belle et les étoiles brillent, je fume et je refume en retournant en moi toutes mes vieilles-

ries. (...) Je m'empiffre à Valence, avec rapidité et délices. Ma joie de voir des montagnes et le Midi. – À Avignon, des sorbets à la glace. – Mes trois compagnons se sont changés en trois autres plus supportables. – Marseille. La mer bleue ! Omnibus. Deux vieilles dames. (...) Vendredi midi, embarquement. Le navire roule, engourdissement et mal de tête. Le soir, la lune se lève, mince et recourbée comme le patin d'une Chinoise ; il fait froid, je rentre me coucher. » [1]

Cette fuite trouvera son aboutissement au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., dans une Carthage pour une grande part imaginaire, alors que la ville est menacée par une invasion barbare. Il prend des notes, il se documente, a recours à « des voyageurs modernes » ou à ses « souvenirs personnels » quand les textes manquent pour construire son roman.

La seule figure féminine importante du roman est Salammbô, fille d'Hamilcar et interdite – diablement exotique, parce que distante et inaccessible – placée au centre du récit. Chacune des figures masculines importantes entretient un rapport particulier avec elle : Mâtho, à la tête des Mercenaires, qui la désire passionnément – et qui en mourra – de la même façon qu'elle est attirée par lui, tel une force magnétique ; Hamilcar, qui entreprend une guerre contre l'armée barbare pour la venger ; Spendius qui se sert de cela pour inciter Mâtho à la révolte. Salammbô devient la métonymie de Carthage tout entière, et semblable à la déesse de la lune, protectrice de la ville et des naissances, Tanit. Ainsi, ce passage dans l'ultime chapitre du roman, Mâtho, à l'heure du festin qui illumine la ville et ses convulsions, à quelques heures de l'atroce fin pour lui, déchiqueté par la foule, et de sa mort à elle, dans une douloureuse agonie d'impuissance : « Ayant ainsi le peuple à ses pieds, le firmament sur sa tête, et autour d'elle l'immensité de la mer, le golfe, les montagnes et les perspectives des provinces, Salammbô resplendissante se confondait avec Tanit et semblait le génie même de Carthage, son âme corporifiée. »

En 1862, l'année des *Misérables* de Victor Hugo, la parution de *Salammbô*, « roman carthaginois », furieux théâtre du désordre des passions humaines, mêlant le politique, l'érotique et le religieux, déclenchera un autre scandale, mais celui-là, voulu et programmé par Flaubert – quoique fébrile de l'accueil des critiques.

Le roman, aujourd'hui encore, subjugué par son exotisme, la multiplicité des peuples présents, le foisonnement de termes archaïques, la puissance

du désir, la violence de l'histoire ; le roman séduit par son étrangeté hypnotique : *Salammbô* ou l'invitation à l'ailleurs, cet ailleurs qui va chercher plus loin, creuser si profondément qu'il se révèle d'autant plus puissant qu'il est inaccessible...

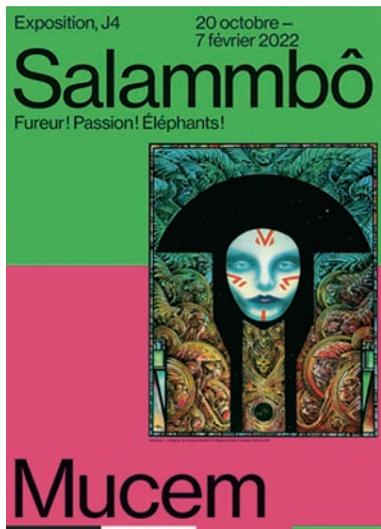
L'action se déroule dans une civilisation disparue ; anéantie par Rome après la troisième guerre punique, Carthage a laissé peu de documents de son histoire. Bien qu'il se soit inspiré de multiples ouvrages, ait lu jusqu'à s'infliger « une indigestion de bouquins », Flaubert a dû réinventer l'environnement carthaginois ; il n'est ni historien ni archéologue, mais un grand romancier, et joue – voilà tout le paradoxe – de cet effet de réel. Flaubert sait qu'il veut faire de Carthage une peinture « aussi vivante qu'un village normand », même s'il s'inquiète de la psychologie de ses personnages : « Ce n'est pas une petite ambition que de vouloir entrer dans le cœur des hommes, quand ces hommes vivaient il y a plus de deux mille ans »...<sup>[2]</sup>

Si *Salammbô* est une histoire d'amour et de désir – Mâtho est captivé par Salammbô, la Carthaginoise, il veut détruire Carthage, mais en même temps, il veut préserver Salammbô – éblouissant de spectacle, c'est aussi un récit sanguinaire, exacerbé jusqu'au fantastique par la vision du corps sans plus de forme humaine de Mâtho, dans l'horreur de son agonie. « J'éventre des hommes avec prodigalité, je verse du sang. Je fais du style cannibale », confiait l'auteur. Et le supplice de Mâtho, ce déchirement intime, est d'une cruauté sans pareille.<sup>[3]</sup> « Il arriva juste au pied de la terrasse. Salammbô était penchée sur la balustrade ;

ces effroyables prunelles la contemplaient, et la conscience lui surgit de tout ce qu'il avait souffert pour elle. » <sup>[4]</sup> Il meurt sous les yeux de celle qu'il désire le plus au monde. *Madame Bovary* avait épuisé son auteur, à vouloir montrer l'horreur de la réalité quotidienne et la sottise de ses semblables, il voulait à présent s'éprendre de ce qui en était à l'opposé, dans sa vérité singulière, étaler la violence de ses semblables, leur férocité, leur avidité de requins et leur lâcheté.

Il est une exposition grandiose à avoir vue au Musée des Beaux-Arts de Rouen et aujourd'hui déplacée au Mucem à Marseille, *Salammbô, Fureur ! Passion ! Éléphants ! – Du roman culte à l'exposition*, qui retrace la genèse, en illustrations et en textes, de *Salammbô*, confiée à des artistes – de la fin du XIXe à nos jours – de s'emparer du sujet qui les fascine ; et il est son catalogue, à avoir entre les mains, tout aussi grandiose – haut format à couverture jaune d'or où les syllabes du nom, *Salammbô*, se découpent, l'une derrière l'autre, en caractères noirs <sup>[5]</sup>.

[1] Gustave Flaubert, Œuvres complètes III 1851-1862, *Appendices de « Salammbô »*, [Voyage en Algérie et en Tunisie], éd. Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Gallimard, pp. 837-838  
 [2] Jacques Suffel, Préface à *Salammbô*, éd. Garnier-Flammarion, 1964, p.9  
 [3] op. cit., Jacques Suffel, Préface à *Salammbô*, p. 11  
 [4] *Salammbô*, éd. Garnier-Flammarion, 1964, p. 367  
 [5] *Salammbô*, catalogue, Gallimard / RMM / Mucem, 2021



Mucem  
<https://www.mucem.org/>



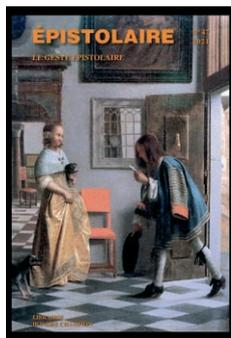
Victor Prouvé, en collaboration avec Camille Martin et René Wiener, reliure pour *Salammbô* de Gustave Flaubert, 1893, mosaïque de cuirs incisés, pyrogravés, dorés et émaux cloisonnés.  
 © Nancy, musée de l'École de Nancy, cliché  
 © Catalogue d'exposition « Salammbô », page 183. Gallimard / RMM / Mucem, 2021

# Le geste épistolaire

## Revue de l'AIRE

### n°47

Par Gaëlle Obiégly



Cette fois encore, la revue *Épistolaire* nous offre de riches heures de lectures. Comme à son habitude elle est constituée d'un dossier principal et d'autres thématiques ainsi que de quelques articles sur des parutions. Le dossier a pour thème le geste d'écriture et son instrument, la plume. C'est une nouvelle façon d'aborder par le concret la place de la lettre dans les échanges. Auparavant, un numéro s'était penché sur un autre aspect du concret de la correspondance : les enveloppes. *FloriLettres* en avait rendu compte\*. On constate avec ce nouveau numéro la continuité des intérêts qui fondent la revue où la thématique est tout autant creusée qu'éclectique. Les ramifications sont infinies. Les angles d'approche sont variés et contribuent à une vision d'ensemble du geste d'écrire, un geste faussement simple. Il y est question de sa représentation à différentes époques et de ses enjeux ; ils sont parfois politiques. Il y est aussi question de la difficulté technique de la pratique scripturaire au temps où l'on utilisait des plumes d'oiseaux pour rédiger son courrier, pour dissertar, pour écrire un roman. Une difficulté qui nécessita des manuels et qui fit naître un art de prendre la plume. Ce geste d'écrire est de nos jours en voie de disparition, comme les oiseaux. C'est d'ailleurs ce constat qui est à l'origine du dossier sur l'écriture et son instrument, la plume. Aujourd'hui la plume est remplacée par le stylo. Son utilisation découle de celui de la plume. Il s'agit toujours d'articuler la main et l'esprit. Cette pratique disparaît progressivement de l'écriture épistolaire car les courriels sont désormais majoritaires. D'une manière générale, l'écriture manuelle se fait rare. Depuis 2014, aux États-Unis, l'enseignement de l'écriture cursive a été remplacé par des cours de frappe au clavier. En Europe, le phénomène se répand aussi. Écrire à la main est un geste millénaire qui risque de disparaître. Le dossier de la revue rend compte de la pratique épistolaire, de sa richesse, tout au long de l'histoire humaine. De nos jours, les lettres écrites à la main et envoyées

par la Poste ont beaucoup diminué. On correspond par courriers électroniques. Est-ce que cela change la manière d'écrire ? Ce n'est pas la question de ce numéro mais une des pensées qui nous viennent au fil de la lecture. Une autre remarque point, c'est celle du regard féministe qui anime les analyses de ce dossier. L'apport des *gender studies* vient éclairer les observations du geste épistolaire en Occident à différentes époques. Par exemple, il y a un article consacré à Anne d'Autriche. Cette reine, pendant sa régence, a été maintes fois représentée une lettre en main. Pourquoi cet attribut ? C'est une façon de mettre en scène son pouvoir de délégation. Au XVIIe siècle, l'art relie l'idée qu'un véritable pouvoir s'attache à celui qui reçoit, écrit ou manipule les lettres. Si les portraits d'Anne d'Autriche tenant une lettre entre ses mains, mère du futur Louis XIV, circulent dans le royaume, c'est bien pour montrer son importance politique. Ce qui n'a rien d'évident, puisqu'elle est femme. Les reines, depuis Catherine de Médicis n'ont plus droit à un couronnement. Elles n'existent qu'en tant qu'épouse du roi, qu'en tant que mère du roi. Mais par cet emblème du pouvoir qu'est la lettre, on renforce la légitimité d'une femme mise dans l'obligation de régner. La femme qui tient une lettre à la main, dans ce contexte, devient un motif de l'iconographie politique.

Tous les articles de ce dossier émanent d'un colloque qui a eu lieu à l'université de Limoges en 2019. Des historiens de l'art, historiennes de la littérature du monde occidental et oriental multiplient les angles pour aborder la représentation du geste épistolaire. L'étude ne se focalise pas ici uniquement sur la peinture. Elle s'élargit aux pratiques quotidiennes, à la littérature et à la musique. Une des contributions explore la correspondance de Berlioz. Elle est énorme en termes de quantités de lettres. Elle est très importante aussi car les lettres sont parfois le support de partitions. Dans cette correspondance revient constamment l'émerveillement pour le rapprochement magique entre les êtres opéré par l'écriture des lettres. Parfois même on adore la Poste, pour cela. Alors qu'il s'entretient par courrier avec la chanteuse Pauline Viardot qui le conseille dans l'écriture des *Troyens*, Hector Berlioz s'extasie du geste épistolaire. « Que je suis heureux de tenir ma chère plume et de pouvoir vous dire un peu de ce que j'ai dans l'âme ! » et quelques années plus tard, en 1863, il dit à un ami : « Quelle belle chose que la poste ! Nous causons ensemble à distance, pour quatre sous. » Les lettres sont aussi stupéfiantes, si l'on y pense, que le téléphone et la visioconférence. Pour Berlioz, l'échange entre famille et amis est très précieux. Et ce qui le permet, c'est-à-dire la plume, le papier, les enveloppes, mérite attention. Lorsque sa sœur Adèle se marie, il lui offre une « chancellerie ». À l'occasion, on ap-

prend ce qu'est cette chose puisque Adèle décrit le présent reçu dans une lettre à sa sœur Nanci. Le cadeau d'Hector, « c'est une élégante cassette remplie de tout ce qu'on peut imaginer de plus complet, de plus fashionable en plumes, papier, cachets, couteaux, règle, le tout à mon chiffre, puis dans un tiroir dessous le buffet se trouvait un charmant buvard ! » Un des articles est factieusement intitulé *Le poids de la plume en Angleterre au XVIIIe siècle*. On y étudie la place théorique et économique de l'objet indépendamment de son usage puis le rapport indissociable de cet objet à la pratique épistolaire. Cette partie de l'étude explique qu'elle prenne place dans ce dossier. L'écriture des lettres au moyen de la plume débouche parfois sur l'écriture littéraire. La plume elle-même, en tant qu'outil, est importante dans les écrits anglais de l'époque. Deux siècles auparavant on s'informait par des manuels d'écriture sur le choix des plumes, sur la manière de les tailler et comment les tenir en main. Ce sont des ouvrages théoriques qui contiennent des illustrations dont certaines sont reproduites dans cet article. L'écriture n'était pas seulement épistolaire mais, à cette époque, ceux qui apprenaient à écrire s'en servaient principalement pour écrire des lettres.

C'est au rôle pris par la plume dans la pratique épistolaire outre-Manche que cette analyse de l'instrument se consacre en accompagnant son propos de gravures tirées d'ouvrages de l'époque. Si la lettre est un emblème du pouvoir politique, comme on l'a vu avec les portraits d'Anne d'Autriche, elle a d'autres usages.

Elle précède l'œuvre littéraire, notamment ; elle prend la place aussi du livre de piété ; elle sert à éduquer. L'art épistolaire chez les clarisses – qui sont des nonnes de l'ordre de sainte Claire – met au jour quelques paradoxes. En effet, la lettre favorise l'introspection et le discernement et, en cela, se substitue au livre de piété. Mais aussi la lettre est le lieu d'une expression individuelle. Ce qui est en contradiction avec l'exigence monastique, à savoir se fondre dans un corps collectif. Chaque membre de ce corps collectif est censé incarner un idéal de pauvreté, d'obéissance et de chasteté. C'est peu compatible avec l'épanchement de soi qui est l'objet principal d'une lettre en général.

.....

\**La Lettre et le secret - Épistolaire n°44*. Par Gaëlle Obiegly édition février 2019 : <https://www.fondationlaposte.org/florilettres/articles-critiques/la-lettre-et-le-secret-epistolaire-ndeg44-par-gaëlle-obiegly>

Revue de l'aire n° 47 : *Le geste épistolaire Représentations croisées dans les pratiques quotidiennes, les arts et la littérature*  
Librairie Honoré Champion, 2021

Avec le soutien de



**Epistolaire.org**

Association Interdisciplinaire de Recherches sur l'Épistolaire  
<http://www.epistolaire.org/la-revue-epistolaire/>

# Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

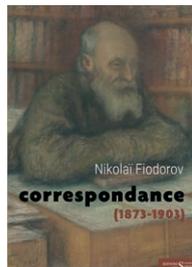
## Correspondances



**Nathalie Azoulay Serge Toubiana, *Ozu et nous*.** Nathalie Azoulay et Serge Toubiana ont voulu partager par écrit leur fascination pour le cinéma de Yasujiro Ozu. Ils se sont ainsi penchés sur vingt et un de ses cinquante-quatre films (*Le Fils unique, Il était un père, Bonjour, Printemps tardif, Voyage à Tokyo...*) Dans un dialogue sensible, ils mettent en lumière ses thèmes de prédilection : les liens familiaux, la transmission, les relations entre hommes et femmes, le poids des injonctions de la société japonaise, le conflit entre tradition et modernité, les jeunes femmes qu'on

presse de se marier, le contraste entre la vie à Tokyo et la vie en province, le passage du temps. Tous deux sont particulièrement frappés par la subtilité avec laquelle le cinéaste japonais dépeint les relations entre parents et enfants et notamment ce moment déchirant où les enfants adultes partent pour construire leur propre famille. « (...) Yasujiro réalise le miracle de tresser ensemble la pudeur et l'intimité pour descendre, comme le long d'une corde, dans la profondeur des attachements. », note la romancière au sujet de *Printemps tardif* qui relate l'histoire d'une fille qui ne souhaite pas quitter son père veuf. L'un comme l'autre, film après film, ils sont éblouis par la grâce et la beauté des images, la puissance des sentiments sans que jamais les corps ne s'effleurent. L'ancien critique des *Cahiers du cinéma* et ancien directeur de la Cinémathèque française analyse le parfait équilibre entre la forme et le propos. « Ozu n'a jamais besoin d'insister ni de souligner, tant le moindre souffle, la moindre sensation se ressentent de manière démultipliée, et tant les effets de mise en scène et le découpage des séquences sont délicats et harmonieux. » Il rappelle, en citant Henri Langlois, combien le génie d'Ozu n'a été reconnu que tardivement en Europe, alors que Mizoguchi et Kurosawa étaient primés dans les plus grands festivals internationaux. Sans doute, s'accordent-ils à penser, parce que ce que son cinéma s'est concentré sur la vie domestique avec une apparente modestie dans l'intrigue et la forme. Même si elle se fonde sur des spécificités culturelles, des codes sociaux qui échappent parfois à notre entendement occidental, la perception d'Ozu de la condition humaine est bien universelle. *Voyage à Tokyo*, par la justesse des situations et des émotions décrites, ravive ainsi chez Nathalie Azoulay et Serge Toubiana des blessures intimes qu'ils évoquent fugacement avec pudeur. Éd. Arléa, 222 p., 19 €. **Élisabeth Miso**

**Nikolaï Fiodorov, *Correspondance (1873-1903)*.** Fils illégitime d'un prince et d'une paysanne, Nikolaï Fiodorov (1828-1903), né dans la région de Tambov, à quelques 400 kms au sud-est de Moscou, fondateur d'un courant de pensée qu'on appelle le *cosmisme* russe, et surnommé le Socrate moscovite, était philosophe et chrétien. Il occupa le poste de bibliothécaire pendant vingt-cinq ans au Musée Roumiantsev, à Moscou, après avoir enseigné l'histoire et la géographie dans différentes écoles et villes de Russie. Il détonna par son savoir encyclopédique et sa pensée philosophique, humaniste, qu'il érigea en une œuvre qu'il appellera *Philosophie de l'œuvre commune* (1906, Des Syrtes, oct. 2021). Dès la fin du XIXe



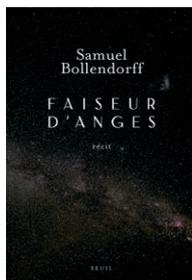
siècle, le cosmisme russe plaçait l'homme au centre d'un univers plus vaste encore que le globe terrestre, univers confié par Dieu, qu'il s'agissait de préserver, d'enrichir et non d'exploiter. « À cette œuvre, l'homme est appelé à participer, et il a une responsabilité face aux destinées du monde ». Fiodorov accorde une place exceptionnelle à l'action humaine, indissociable du savoir, et c'est elle qui unit tous les hommes. Trait caractéristique des débuts de l'ère soviétique ; l'homme, selon Fiodorov, doit être capable de se créer ou de se recréer lui-même. Penseur, philosophe, il a foi en les avancées de la science. De même, il se voudra le porte-parole des « non-instruits », ceux-là mêmes qui sont le plus exposés aux maux divers, aux maladies, à la faim... Les 281 lettres de sa correspondance sont adressées essentiellement à ses deux disciples, mais aussi à ses pairs – éditeurs, peintre, philosophes – et grands penseurs de son temps. Il y expose sa pensée en progression, ses interrogations, son enseignement, des idées aussi brûlantes d'actualité que les questions de météorologie, d'urbanisation en excès, la conquête de l'univers, sa préservation, la maladie, la mort. « Vaincre la mort », était son obsession. Éd. Des Syrtes, 506 p., 25 €. **Corinne Amar**

## Récits autobiographiques



**Rachel Cusk, *L'œuvre d'une vie. Devenir mère*.** Traduction de l'anglais Lori Saint-Martin et Paul Gagné. Dans ce livre écrit il y a vingt ans, Rachel Cusk confie son expérience de la maternité, faisant voler en éclats tous les clichés de la félicité. De la grossesse jusqu'aux premiers mois de vie de sa fille aînée Albertine, elle sonde les sentiments ambivalents et les profondes métamorphoses qu'elle a observés chez elle. Elle démonte avec humour les tabous autour du mystère de la naissance, les discours idéalisants sur la grossesse, l'accouchement et l'ar-

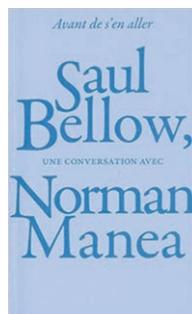
rivée d'un enfant qui ne préparent pas à la brutale réalité de la maternité. Malgré leur émancipation, leur indépendance financière et professionnelle, les femmes sont toujours confrontées au patriarcat. De la domination médicale au partage de la parentalité et des tâches domestiques, les femmes savent qu'elles n'occupent pas la même place que les hommes. « La destinée biologique des femmes se dresse toujours au milieu des ruines de leur inégalité. », constate la romancière. En devenant mère, elle s'est aperçue qu'un glissement identitaire avait eu lieu, elle n'était plus et ne serait plus jamais la même personne, la même écrivaine qu'elle était auparavant. Elle ne peut plus disposer de son temps, de ses envies, de sa liberté comme elle l'entend, ne vivre ou ne décider que pour elle-même. Elle se demande comment concilier sa réussite personnelle et ses obligations maternelles. Son corps et son esprit sont désormais connectés à son enfant. « Avoir des enfants isole les femmes des hommes, mais aussi d'elles-mêmes dans la mesure où l'idée qu'une femme se fait de l'existence est profondément transformée. Une autre personne a existé en elle et, une fois née, continue d'habiter le royaume de sa conscience. » Bien que comblée par la maternité, Rachel Cusk mesure la douleur et les interrogations que génère le renoncement à sa vie passée. Des sentiments contradictoires l'assaillent entre amour absolu et aliénation perturbante qu'elle illustre par des citations littéraires (Tolstoï, Edith Wharton, Coleridge, D. H. Lawrence ou Flaubert). L'amour maternel la surprend et la façonne, « (...) comme tout amour, celui-ci renferme en son cœur un conflit, un germe de tourment qui érode la perle du plaisir ; mais contrairement aux autres, il ne peut être résolu. » Au fil des mois, elle raconte comment elle et sa fille s'approprient l'une l'autre, comment elle explore ce que c'est que d'être mère et ce qu'elle découvre sur elle-même. Éd. de L'Olivier, 224 p., 20 € **Élisabeth Miso**



**Samuel Bollendorff, *Faiseur d'anges*.** Le photographe et réalisateur Samuel Bollendorff qui capture habituellement dans son objectif l'existence des autres, pose ici son regard sur son histoire personnelle, dans un récit nourri de photographies intimes qu'il convoque sans les montrer. L'album de famille s'ouvre sur la mémoire photographique élaborée année après année par Margot sa grand-mère paternelle luxembourgeoise et qui le captivait enfant. Les trous qu'elle comporte sont autant d'indices sur les drames ou les désillusions

dont on se refusait à parler dans un milieu bourgeois prisonnier des convenances. Le livre gravite autour de Paul, le père de l'auteur. Ancien psychiatre, il s'est un jour retranché du monde, abîmé dans sa violence et dans un système de pensée, un flot de paroles discontinu incompréhensibles pour ses proches. Samuel Bollendorff revisite sa propre construction mentale entre ce père si singulier et une mère psychanalyste qui n'a jamais enfermé qui que ce soit dans un diagnostic définitif et réducteur. Enfant, il voyait son père un week-end sur deux et durant les vacances. Il se souvient de leurs moments de complicité dans la Ford Fiesta jaune, de leurs vacances au Luxembourg, de la tendresse de Margot, des sempiternels conflits familiaux que provoquait l'étrange comportement de Paul, mais aussi des moments de joie et de fantaisie uniques. Le laboratoire photo que Paul installe dans sa salle de bains devient un espace de conversation privilégié, le lieu où il développe enfant sa propre vision des choses, le déclencheur de sa passion pour le langage visuel. « Chaque photographie prendra à sa charge une part évanescence du souvenir, la consignera, gage contre le vide de l'oubli. C'est ma révélation. » Hanté depuis toujours par l'effacement et le néant, le photographe jette des passerelles entre son cheminement intérieur et ce qu'il veut donner à voir dans ses images. Dès ses débuts, il s'interroge sur les rapports entre fond et forme « Je cherchais à produire des formes d'images qui impressionneraient la rétine de façon affective, qui permettraient de ressentir avant tout. » À l'abri de rien, *Le Grand Incendie*, *La nuit tombe sur l'Europe*, *Contaminations*, ses enquêtes photographiques et ses films témoignent de notre perte d'humanité, de la violence faite aux plus faibles (mal-logés, sans-abris, malades, réfugiés, travailleurs détachés) dans nos sociétés actuelles ou encore des ravages environnementaux. Éd. du Seuil, 176 p., 18 €. **Élisabeth Miso**

## Mémoires



**Saul Bellow, *Avant de s'en aller*, *Une conversation avec Norman Manea*.**

Traduit de l'anglais et du roumain par Marie-France Courriol et Florica Courriol. C'est une rencontre entre deux grands écrivains : le premier, fils d'immigrants juifs russes, américain depuis l'âge de neuf ans, une vingtaine de romans derrière lui – dont *Un homme en suspens*, son premier roman publié en 1944, et le fameux *Herzog* (1966) – Prix Nobel de littérature en 1976, romancier, avec une carrière de professeur de littérature qui le mènera d'université en université, de Chicago à New-York ; le second, rou-

main, né en 1936, Juif aussi, et son cadet de vingt et un ans, qui pose les questions, connaît l'écrivain, aime l'homme. Saul Bellow (1915-2005) et Norman Manea se rencontrent pour la première fois à la fin des années 1970 à Bucarest, dans une réunion officielle à l'Union des Écrivains de Roumanie. « Notre démocratie socialiste, explique Norman Manea, avait besoin de quelques écrivains juifs pour accueillir le célèbre auteur américain qui avait lui-même des origines juives. (...) » Ils se reverront, s'estimeront, dans une proximité intellectuelle et intime, deviendront amis. Portrait subtil qui parle de l'exil, de l'identité, de la transmission, des femmes (Saul Bellow aime beaucoup les femmes, les séduire), de la littérature – et notamment juivo-américaine. Il parle plusieurs langues ; le yiddish à la maison, l'hébreu qu'il apprend à l'école juive, l'anglais et le français qu'il entend dans les rues de Chicago, puis à New-York. Il est surtout un fervent défenseur de la dimension extraordinaire du quotidien, sensible à ses principes de vie : une extrême lucidité sur le monde, une éducation religieuse, un sens de la fidélité et de la loyauté envers lui-même : « (...) Le monde est un endroit étrange ; on a sa propre version, qui n'est pas celle d'un autre ; et on reste fidèle à sa version et à ce qu'on a vu. C'est, je pense, personnellement, ce qui est à la base de ma condition d'écrivain. Tu sais parfaitement de quoi je parle. » Éd. La Baconnière, 160 p., 11 €. **Corinne Amar**

# Agenda

## Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

### Expositions

#### « Salammbô : Fureur ! Passion ! Éléphants ! » Du 20 octobre 2021 au 7 février 2022 Mucem, Marseille

Le Catalogue d'exposition est publié avec le concours de la Fondation La Poste



Scénographie Flavio Bonuccelli.  
Octobre 2021  
© Julie Cohen, Mucem

L'année 2021 marque le bicentenaire de la naissance de Flaubert. À cette occasion le musée des Beaux-Arts à Rouen, le Mucem à Marseille et l'Institut national du patrimoine à Tunis s'unissent pour proposer une exposition inédite et ambitieuse, qui envisage la portée considérable sur les sciences et les arts du roman «monstre» de Flaubert. Le projet explore autant l'immense domaine de la création plastique que l'histoire et l'actualité des fouilles archéologiques du site de Carthage, illustrant la puissance démiurgique du mythe littéraire inventé par Flaubert.

L'exposition présente 250 œuvres issues des collections publiques et privées françaises et européennes, dont le musée du Louvre, la Bibliothèque nationale de France, le Musée national d'art moderne-Centre Pompidou, le musée d'Archéologie méditerranéenne de Marseille, le Cabinet des Médailles (Archives municipales) de Marseille, les musées de Rouen, Munich et Berlin... Grâce à l'Institut national du Patrimoine de Tunisie, avec lequel le Mucem entretient depuis cinq ans une étroite politique de coopération, des prêts majeurs ont été consentis par les musées du Bardo et de Carthage, permettant au public français de découvrir les trésors archéolo-

giques de l'époque punique.

Dans le catalogue, figurent notamment les fac-similés de :

- 10 pages du manuscrit *Salammbô* de Flaubert qui font l'objet d'un commentaire complet par l'auteur

- une dizaine de pages de carnets de voyages tenus à Carthage

- deux lettres manuscrites.

<https://www.mucem.org/programme/exposition-et-temps-forts/salammbô>

#### Salammbô – Littérature ! Musique ! Cinéma !

##### Lecture d'extraits de *Salammbô* par Judith Chemla • 2 décembre 2021 à 19h00

Lecture introduite par Myriame Morel-Deledalle, conservatrice en chef du patrimoine, Mucem, et commissaire associée de l'exposition.

Entrée libre sans réservation

Mucem, J4— Auditorium

<https://www.mucem.org/programme/lecture-dextraits-de-salammbô-par-judith-chemla>

##### Salammbô l'orientale - Concert

##### Par l'Orchestre de Paris/Philharmonie de Paris • 3 décembre 2021 à 19h00

Interprété par les musiciens de l'Orchestre de Paris, ce concert composé d'œuvres orientalistes de Saint-Saëns, Fauré, Berlioz et Chausson nous plonge dans l'atmosphère du roman de Flaubert

En coproduction avec la Philharmonie de Paris.

Mucem, J4— Auditorium

Réservation et tarif : <https://www.mucem.org/programme/salammbô-lorientale>

##### Projections :

*Cabiria*, film de Pastrone (Italie, 1914). L'un des premiers péplums de l'histoire du cinéma

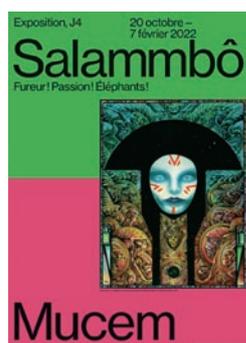
##### Samedi 4 décembre 2021 à 17h00

<https://www.mucem.org/programme/cabiria>

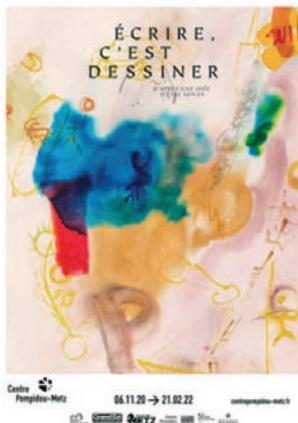
*Salammbô*, ciné-concert, film de Pierre Marodon (France/Autriche 1924)

##### Samedi 4 décembre 2021 à 20h30

<https://www.mucem.org/programme/salammbô>



### Exposition « Écrire, c'est dessiner » Du 6 nov. 2021 au 21 février 2022 Centre Pompidou-Metz



Née d'une conversation avec l'artiste, poète et écrivaine Etel Adnan (24 février 1925-14 novembre 2021), l'exposition « Écrire, c'est dessiner » explore notre fascination pour l'écriture et ses signes, et leur proximité avec la pratique du dessin, opposant le monde manuscrit au monde numérique.

L'artiste se rappelle avec beaucoup de simplicité et de sensibilité comment l'arrivée d'une lettre était autrefois – il n'y a pas si longtemps – un événement considérablement plus éloquent que la réception d'un courriel. Selon l'écriture, le choix de la langue (elle-même navigant entre français, arabe et anglais), la couleur de l'encre, l'utilisation de la feuille ou de l'enveloppe même, le destinataire pouvait déjà faire pressentir l'état d'esprit de son correspondant. L'humeur, le caractère ou l'âge étaient autant de facteurs faisant évoluer la graphie, des informations que les claviers ont fait disparaître.

De cette conversation est née l'idée d'une exposition mettant en avant la poésie de cet « ancien savoir » qu'est l'écriture, à travers des lettres et manuscrits, mais aussi des œuvres graphiques issues des collections du Centre Pompidou, où l'écrit se mêle à l'image, voire disparaît complètement. Les supports de narration que sont le leporello, le rouleau, le livre, le cycle illustré, sont au centre de cette présentation, qui réunit des ensembles de dessins, notes et œuvres d'Etel Adnan, Pierre Alechinsky, Roland Barthes, Irma Blank, Pierrette Bloch, Louise Bourgeois, Frédéric Bruly Bouabré, Mirtha Dermisache, Christian Dotremont, A.R. Penck, Nancy Spero et Jacques Villeglé.

Ces œuvres sont mises en regard de cabinets d'écritures, contenant des manuscrits autographes de personnalités illustres (Arthur Rimbaud, Victor Hugo, Antonin Artaud, ...) ainsi que de précieux trésors des fonds patrimoniaux de la Bibliothèque nationale de France (supports d'écritures et manuscrits anciens de différentes civilisations, brouillons d'écrivains, recueils de poésies,...), du Louvre, de l'Institut du Monde Arabe, des Bibliothèques- Médiathèques de Metz et du Grand Est (fonds Paul Verlaine, enluminures médiévales, ...), en lien avec des œuvres et films de Guy de Cointet, Alighiero e Boetti, Yuichi Inoué, James Lee Byars ou encore d'Art Brut. Témoignant d'une imbrication primordiale et d'une richesse infinie entre écriture et dessin, signe et trace, ce dialogue donne à l'exposition son titre : *Écrire, c'est dessiner*.

#### Lire l'article de Gaëlle Obiégly sur l'exposition (FloriLettres 223, oct. 2021) :

<https://www.fondationlaposte.org/florilettres/articles-critiques/ecrire-cest-dessiner-exposition-centre-pompidou-metz-par-gaelle>

**Etel Adnan** est morte le 14 novembre à Paris, à l'âge de 96 ans. De nombreux articles dans la presse lui rendent hommage.

Commissariat :

Jean-Marie Gallais, responsable du pôle Programmation du Centre Pompidou-Metz.

<https://www.centrepompidou-metz.fr/crirc-c-est-dessiner>

### Exposition « Hip-Hop 360 » Du 17 décembre 2021 au 31 juillet 2022 Cité de la Musique Philharmonie de Paris



La Philharmonie de Paris présente en décembre 2021 et pendant 6 mois une exposition retraçant 40 ans d'histoire du hip-hop. Avant d'être un phénomène de mode et de société, le hip-hop est d'abord un mouvement artistique d'une incroyable inventivité, qui a ouvert des horizons nouveaux à la musique et n'a cessé de renverser les barrières. Rap, graffiti, d-jaying, beat-boxing, breakdance : toutes les nouvelles formes artistiques nées grâce à ce mouvement seront présentes au sein d'un parcours immersif, s'appuyant sur ses lieux et figures fondateurs.

Une section intitulée « Boxe avec les mots » sera consacrée au rap et à la punchline, formes d'expression vivantes et en perpétuel renouvellement. Mettant en lumière la subtilité et la complexité des textes de rap, elle exposera comment, par l'invention d'un nouveau rapport à l'écriture et à la syntaxe, une forme musicale désormais prédominante est née.

Mise en valeur du rap chansonné : notamment du fait de la rythmique et des fréquences sonores propres au rap, ce genre musical est particulièrement populaire parmi les personnes en situation de handicap auditif. C'est pourquoi la Philharmonie de Paris a souhaité mettre en valeur la pratique artistique du chansonné, laquelle consiste en l'interprétation par le corps et la langue des signes française d'une œuvre musicale.

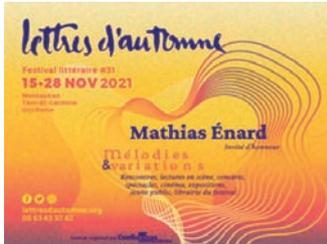
Au sein de l'espace « Boxe avec les mots » les visiteurs auront la possibilité de découvrir des morceaux chansonnés produits et captés sous format vidéo spécifiquement pour l'exposition. L'expérience sensorielle pourra être renforcée par la connexion d'un gilet vibrant subpac aux dispositifs d'écoute. (visioguide et gilet disponibles à l'accueil).

Le graffiti, art du XXe siècle qui a certainement le plus travaillé et révolutionné l'écriture et la calligraphie, sera également mis en avant tout au long de l'exposition. Des esquisses jamais révélées des pionniers jusqu'aux fresques monumentales de Grems et de Mode 2 créées spécialement pour l'occasion : une immersion totale dans l'histoire du graffiti.

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/active/exposition/23375-hip-hop-360>

## Festivals

### Festival Lettres d'automne « Musique et littérature » • 31<sup>e</sup> édition Du 15 au 28 novembre 2021, Montauban Association Confluences (à la fois manifestation et projet solidaire)



Le 31<sup>e</sup> festival Lettres d'automne reçoit Mathias Énard comme invité d'honneur et a pour fil rouge un thème croisant littérature et musique.

Le programme de cette édition invite le public à arpenter l'univers artistique de Mathias Énard, partager son regard sur le monde, les motifs qui traversent ses livres, explorer les coulisses de sa création, rencontrer les écrivains, artistes, penseurs dont il a envie de s'entourer car ils nourrissent son oeuvre ou partagent ses questionnements.

Dans le cadre du festival, des manifestations proposées invitent notamment ces publics à partager le plaisir des mots, et à faire dialoguer musique et littérature de façon inédite :

- Échanges épistolaires avec la compagnie Oxymore :

Bureau de poste poético-burlesque, spectacle interactif pour l'espace public (plusieurs séances : à la gare SNCF, au théâtre lors de l'inauguration du festival, devant le bureau de Poste principal de la ville lors du marché des producteurs, au centre social) ;

- Ateliers d'écriture dans les établissements scolaires, au centre social et à la maison d'arrêt de Montauban

- Lecture de lettres extraites de *Au bonheur des lettres : Musique* de Shaun Usher (éd. du Sous Sol, ouvrage soutenu par la Fondation)

- Création d'un récital littéraire et musical « Mel Bonis, une compositrice oubliée » : autour de la compositrice Mel Bonis (1858-1937), par Mathias Énard (textes inédits) et le pianiste François Dumont, lauréat des plus grands concours internationaux.

<https://www.confluences.org/lettresdautomne-2/>

<https://www.fondationlaposte.org/projet/festival-lettres-dautomne-musique-et-litterature-31e-edition>

## Prix littéraires

### Remises des prix littéraires en novembre 2021

#### • Lundi 8 novembre (soir) : Prix Wepler Fondation La Poste

Antoine WAUTERS, *Mahmoud ou la montée des eaux*, Éditions Verdier  
PRIX WEPLER FONDATION LA POSTE 2021

et  
Laura VAZQUEZ, *La semaine perpétuelle*, Éditions du Sous-Sol  
MENTION SPÉCIALE DU JURY 2021

<https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-wepler-fondation-la-poste-2021-les-laureats>

#### • Lundi 8 novembre (après-midi) : Prix Vendredi

Sylvain PATTIEU, *Amour chrome, l'École des loisirs*.  
PRIX VENDREDI 2021

Joëlle ÉCORMIER, *Kô*, Zebulo et Natasia RUGANI, *Je serai vivante*, Gallimard jeunesse, deux MENTIONS SPÉCIALES

<https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-vendredi-2021-sylvain-pattieu>

#### • Mercredi 3 novembre : Prix Clara

Les six lauréats dont les nouvelles sont publiées dans le recueil 2021, Fleurus Éditions :

Émile MAHÉ, *Funambules*  
Camille BENVENISTE, *La silhouette de l'ombre*  
Luna DAUGER, *Le repas du dimanche soir*  
Bertille BRICOU, *Ta bohème*  
Eve RENARD, *La bande dessinée*  
Aliénor VANOUTRYVE, *Une si belle planète*

<https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-clara-2021-les-six-laureats>



## Information

### Centre de ressources imprimées et documentaires du Musée de La Poste



Le Musée de La Poste a ouvert au printemps 2021 son tout nouveau centre de ressources. Un espace moderne dédié à la recherche, avec un fonds riche et unique de 30 000 ouvrages et 800 titres de périodiques.

Le centre de ressources est ouvert à tous, particuliers, enseignants, étudiants, chercheurs, associations... pour tous types de recherches. Des professionnels du patrimoine de l'histoire postale, de la philatélie et de l'art postal proposent aux visiteurs un accueil personnalisé et un accompagnement dans leurs recherches.

Les références proposées sont représentatives du fonds ancien et courant : ouvrages sur La Poste, la philatélie, la marcophilie, livres de poste, itinéraires de voyage, almanachs royaux et nationaux, textes officiels, catalogues de timbres-poste...

Le centre de ressources imprimées et documentaires est accessible exclusivement sur rendez-vous.

Courriel : [musee.centrederessources@laposte.fr](mailto:musee.centrederessources@laposte.fr)

Téléphone : 01 42 79 24 17 / 06 71 77 46 45

<https://www.museedelaposte.fr/fr/centre-de-ressources-imprimees-et-documenta>

## Publications soutenues par La Fondation La Poste

Novembre 2021



**Revue Épistolaire n°47 : Le geste épistolaire. Représentations croisées dans les pratiques quotidiennes, les arts et la littérature. A.I.R.E Association Interdisciplinaire de Recherche sur l'Épistolaire. novembre 2021.**

Ce numéro, résolument pluridisciplinaire, propose un regard croisé sur les représentations du geste épistolaire saisi dans une histoire longue. Il s'intéresse aux pratiques individuelles et quotidiennes, qu'elles soient profanes ou sacrées, autant qu'aux représentations esthétiques de ce geste épistolaire dans la littérature et les arts : de la peinture du XVIIe siècle au cinéma contemporain ; de la littérature des Lumières à l'extrême contemporain. Cette saisie est propre à faire apparaître des constantes dans l'imaginaire épistolaire.

<http://www.epistolaire.org/>

**Lire l'article de Gaëlle Obiégly**, page 11 de cette édition de FloriLettres.



**Jacqueline Duhême, Ami Paul. Lettres à Paul Eluard. Juin 1948-décembre 1949, Éditions Gallimard, 18 novembre 2021**

Il s'agit d'une correspondance amoureuse inédite dont l'intérêt réside autant dans le sentiment exprimé que dans la célébrité des épistoliers et dans la beauté et l'espièglerie des dessins. Ces lettres adressées à Paul Eluard par la jeune Jacqueline Duhême, âgée de 20 ans et apprentie dans l'atelier de Matisse, courent sur deux ans. Ce sont les lettres d'un amour à sens unique, peut-être entretenu par l'affection du poète. Jacqueline y décline son affection pour Paul. Elle les orne de croquis et de dessins colorés : petit Poulbot obscène, farandole des jeunes filles, caricatures, angelots, petits lapins et bien sûr petits chiens. Les enveloppes également sont chacune un petit tableau. Aussi, le livre propose en fac-similés un large choix des lettres permettant de retracer l'évolution du sentiment qui, du désespoir amoureux, se mue en une tendre amitié qui n'exclut pas les commandes : Jacqueline demande parfois au poète un conte à illustrer. Il est aussi question de leurs proches et moins proches, des brèves d'atelier sur Matisse, des visites marquantes, Chagall ou Picasso. La reproduction de cette centaine de lettres est l'occasion d'assister à la naissance de la célèbre imagière qu'est Jacqueline Duhême.

<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Hors-serie-Litterature/Ami-Paul.-Lettres-a-Paul-Eluard>

**Lire l'article de Corinne Amar, FloriLettres 223**, octobre 2021 : <https://www.fondationlaposte.org/florilettres/articles-critiques/jacqueline-duheme-ami-paul-lettres-paul-eluard-par-corinne-amar>



**Lettres aux arbres, Éditions Transboréal coédition Élytis, novembre 2021**

Publication d'un beau-livre, texte d'Yves Yger et illustrations de Florence Gendre.

C'est une correspondance à nulle autre pareille, réunissant vingt-huit lettres qu'Yves Yger, marcheur, conteur et féru de botanique, a écrites aux arbres de sa vie. Vingt-huit lettres qui, de l'aubépine au tilleul, sont autant de rencontres avec une essence singulière. Ému par la défaite du buis face à la dévorante pyrale, agacé par le châtaignier qui refuse de lui livrer son cœur, reconnaissant envers le charme pour ses galantes alcôves, émerveillé par la palpitation de la sève qui monte dans le bouleau, l'épistolier naturaliste dépeint toute la variété des relations qui nous unissent aux arbres. Magnifiquement illustrées par le crayon de Florence Gendre, formée au dessin botanique dans les galeries du Muséum national d'histoire naturelle, ces lettres sont une ode à la nature.

<https://transboreal.fr/librairie.php?code=TRAHCAR1>



**Le Rail, La Poste et autres progrès. Lettres de Pierre-Lucien Cayrol, Éditions Ampelos, novembre 2021**

Correspondance établie par Rémi Cazals, professeur émérite d'histoire, Université de Toulouse-Jean-Jaurès. 180 lettres et quelques illustrations composent ce livre d'environ 200 pages.

1839-1859, deux décennies au cœur du XIXe siècle. À l'âge de 18 ans, le provincial Pierre Lucien Cayrol monte à Paris afin de préparer Polytechnique. À l'issue de ses études, il devient officier du génie à Metz, puis dans l'Est algérien où il construit des routes, et encore à Cherbourg, en Corse, à Montpellier, Sète et Port-Vendres. Durant cette période, il écrit à sa famille restée à Carcassonne 180 lettres qui font connaître un jeune homme attachant. C'est là le premier intérêt de ce livre. De grands personnages figurent dans cette correspondance. Pierre Lucien assiste en bonne place à la fête du roi Louis-Philippe et il défile lors du retour des cendres de Napoléon. La révolution de février 1848 perturbe les bureaux de l'administration militaire et retarde l'annonce de sa promotion. Celle-ci arrive avec la signature du ministre de la guerre François Arago. Puis c'est en Corse qu'il reçoit la nouvelle du coup d'État du neveu Bonaparte dont les insulaires attendent avec joie la proclamation de l'Empire. Il évoque aussi son compatriote audois Armand Barbès et le fameux bandit corse Massoni. Sans oublier la merveilleuse tragédienne Rachel, sa contemporaine.

Mais le grand intérêt de ces lettres couvrant la période 1839-1859 est ailleurs. Pierre Lucien Cayrol est le témoin et l'utilisateur des progrès réalisés dans tous les domaines, qu'il s'agisse du transport de passagers et de marchandises, de la transmission du courrier par la Poste et des nouvelles par le télégraphe, de la vaccination et des cures thermales, du daguerréotype et des magasins de prêt-à-porter. Il indique les tarifs des voyages en diligence et il montre la concurrence du bateau à vapeur et du chemin de fer. Ces lettres fournissent un éclairage concret et précis sur vingt années d'évolution des conditions de vie de la société française. Elles témoignent du regard éclairé et passionné d'un polytechnicien sur les nouvelles technologies de l'époque en particulier le train et le service postal.

---

**Retrouvez toutes les actions de la Fondation La Poste sur le site :**

<https://www.fondationlaposte.org/25-ans-dactions>

<https://www.fondationlaposte.org/projets-culturels>

<https://www.fondationlaposte.org/web/index.php/projets-solidaires>

Outre les prix littéraires, les manifestations culturels et les projets d'éditions, la Fondation soutient de nombreux projets solidaires.

---



## AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)  
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

## ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE  
CP A 503  
9 rue du Colonel Pierre Avia  
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

[fondation.laposte@laposte.fr](mailto:fondation.laposte@laposte.fr)  
[www.fondationlaposte.org/](http://www.fondationlaposte.org/)

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



[www.fondationlaposte.org](http://www.fondationlaposte.org)